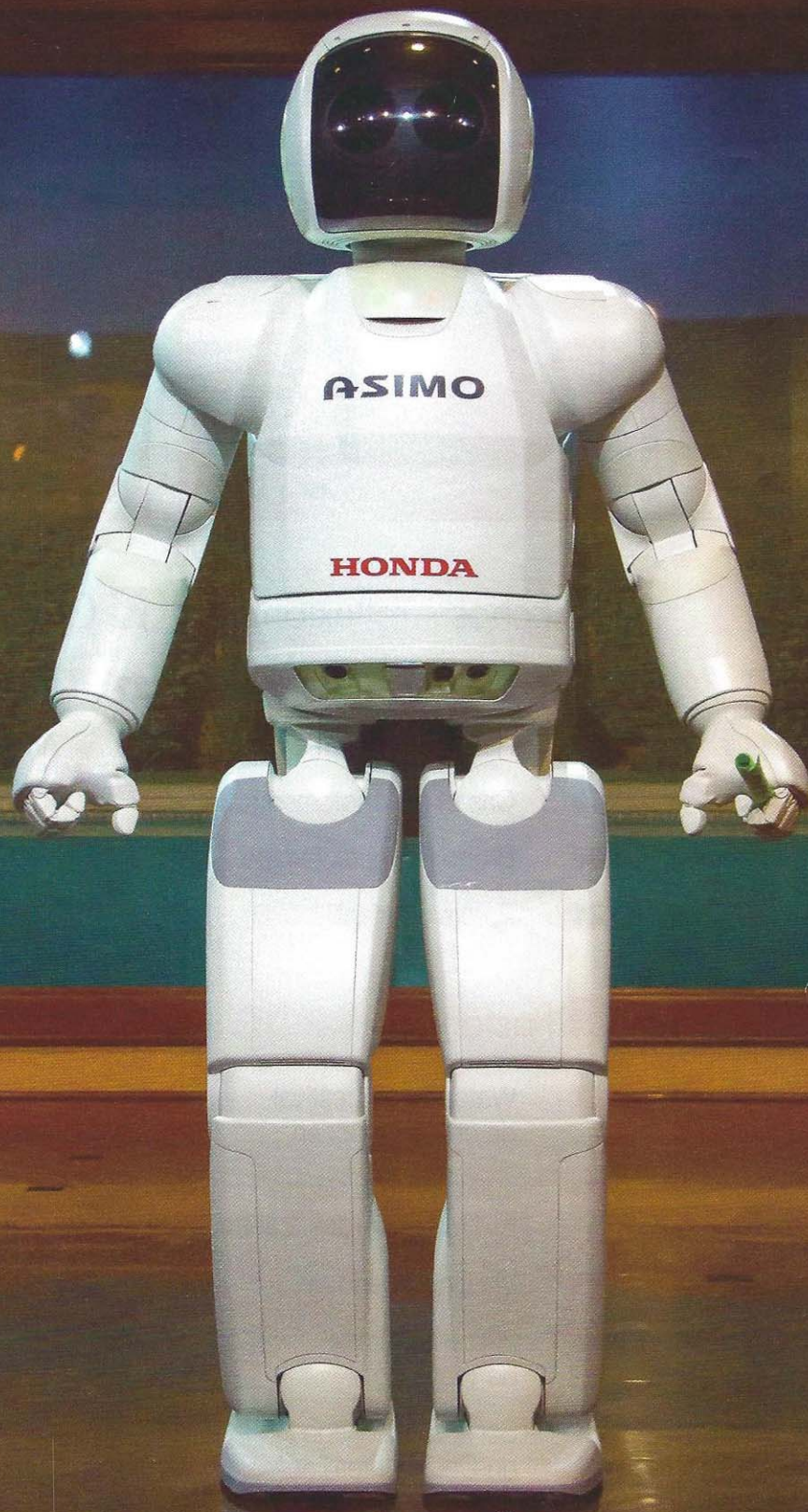


Pastoralia

Archidiocèse de Malines-Bruxelles

MAI 2015

5



DOSSIER :
LE TRANSHUMANISME

HAÏTI
TÉMOIGNAGE

WATERLOO
1815-2015



© Global Future 2045 International Congress

Dossier Le transhumanisme

« Même être des hommes, cela nous pèse – des hommes avec un corps réel, à nous, avec du sang ; nous avons honte de cela, nous prenons cela pour une tache et nous cherchons à être des espèces d'hommes globaux fantasmagiques. [...] Bientôt nous inventerons un moyen pour naître d'une idée. » (Dostoïevski, cité dans Franck Damour, La tentation transhumaniste, Salvator, 2015)

Le monde va très vite et bénéficie d'outils puissants. Les transhumanistes projettent d'améliorer les performances de l'humain, de modifier ses perceptions sensorielles, de transformer son corps, grâce notamment à la robotique. Cette transformation par les techniques est un défi qui interpelle la nature même de l'être humain, sa finitude, sa corporéité. Ce n'est plus de la science-fiction... c'est maintenant !

Il est important de connaître ce que les technologues préparent et de comprendre les enjeux anthropologiques et spirituels qui sont au cœur de ces bouleversements. Tel est le but de ce dossier.

Jean-Guilhem Xerri, psychanalyste et biologiste médical des hôpitaux, explique ce qu'est le transhumanisme. Il prévient : « À ce jour, l'enjeu est double : se documenter d'une part et discerner d'autre part. Pour cela deux écueils sont à éviter : la technolâtrie et la technophobie. »

Dominique Lambert, docteur en sciences physiques et en philosophie, précise les enjeux scientifiques de ce mouvement philosophique et culturel. Il conclut : « Un enjeu majeur pour les chercheurs aujourd'hui est de voir comment développer des technologies qui contribuent réellement à aider, à développer l'homme et les sociétés, sans sombrer dans une négation incohérente de l'humain ou dans un asservissement à des phantasmes de toute-puissance. »

Franck Damour, historien, montre que le transhumanisme n'est pas un humanisme en relevant trois erreurs de ce mouvement. « Le transhumanisme ne comprend pas ce qu'est un humain. Cela ne rend pas cette idéologie moins dangereuse : son incapacité à voir l'humain la rend au contraire aveugle et insensible à la fragilité, à la faiblesse, à la beauté. »

Emmanuel Tourpe, philosophe, balaye la fausse dichotomie entre nature et culture pour mettre en évidence ce qu'est le véritable humanisme : « il y a bien plus de transhumanisme dans un monastère que dans un laboratoire ! »

Xavier Dijon, juriste, indique la perplexité du droit devant une telle réalité, car « le domaine juridique est traditionnellement celui de l'humain moyen, ordinaire », pour plus d'égalité, et non celui du « trans-humain », vers une inégalité par ajout technologique.

Nathanaël Garric, prêtre, justifie la prise de parole ecclésiale par le fait que « le transhumanisme, dans la mesure où il touche à l'humanité, à ses espoirs et à ses angoisses, intéresse l'Église ».

Puissions-nous relever le défi qui nous est posé, à nous chrétiens, de devenir plus humains !

*Véronique Bontemps
Pour l'équipe de rédaction*

Qu'est-ce que le transhumanisme ?

Dans sa quête d'une vie plus facile et plus heureuse, l'homme s'est depuis longtemps tourné vers la technique. Jusqu'à en arriver à des défis encore inimaginables il y a quelques années. Aujourd'hui, le transhumanisme fait rêver les uns et trembler les autres. Mais de quel projet s'agit-il vraiment ?

Les technosciences, plus précisément les outils numériques, les sciences de l'information, les sciences neurocognitives et les nanotechnologies, tiennent une place centrale dans nos existences individuelles et collectives. Nous ne reconnaissons pas toujours la vague de fond qu'elles constituent tellement elles sont intégrées à notre quotidien. La technicisation du monde, actuelle et encore plus à venir, est attendue et désirée, tant elle a montré son efficacité d'une part, tant l'humain semble ne plus pouvoir accepter sa fragilité et ses limites d'autre part. La référence à une vie toujours plus facile, plus longue et plus qualitative ne peut pas ne pas faire rêver. Les évolutions technologiques sont telles que de plus en plus de chercheurs annoncent non seulement une amélioration de l'humain, mais aussi sa transformation en profondeur – transhumanisme – jusqu'à son dépassement – posthumanisme.

À MORT LA MORT !

Plus précisément, ces perspectives transhumanistes recouvrent une double réalité, technique et philosophique. Leurs promoteurs envisagent d'abord une augmentation de l'humain, de ses capacités physiques, cognitives, sensorielles, émotionnelles et morales. Un affranchissement du corps biologique est ensuite souhaité, en tant que notre incarnation actuelle est marquée par la souffrance, la maladie et la mort, donc par l'imperfection et la finitude. Enfin, la coexistence d'humains avec des robots ainsi que l'apparition de robots humanisés et d'humains robotisés sont jugées inévitables. L'horizon du transhumanisme est de « faire mourir la mort » pour atteindre l'immortalité cybernétique. L'analyse des motivations transhumanistes nous indique clairement qu'il se forme dans nos sociétés une représentation inédite du corps humain et une transformation de son rapport à la machine. L'idée de construire en laboratoire un être humain plus robuste, plus intelligent, contrôlant ses états émotifs et sensitifs, pouvant vivre radicalement plus longtemps, est hautement significative. Ce n'est rien de moins qu'une conception entière de l'Homme qui est en risque de disparition. À cette aune, l'expression « sauver son âme » apparaît, y compris dans son sens littéral, dramatiquement adaptée aux enjeux.

Parmi ces annonces, certaines sont crédibles à court et moyen termes, d'autres moins. En revanche, il serait inapproprié de les prendre pour de pures spéculations ou de la science-fiction, tant les acteurs du transhumanisme disposent de ressources financières, d'expertises technoscientifiques et de moyens de développement considérables. Les transhumanistes ne sont pas de doux rêveurs, encore moins des professeurs Nimbus. Ils sont notamment représentés par l'Association Internationale de Transhumanisme (WTA) présidée par le philosophe suédois Nick Bostrom, lui-même hébergé par le département de philosophie de l'université d'Oxford. Parmi ces transhumanistes, on rencontre des scientifiques souvent membres d'organismes officiels aux États-Unis, mais aussi des philosophes, des mathématiciens et informaticiens localisés en majorité dans et autour de l'université Stanford (Californie). Plusieurs entreprises, petites et grandes, de la Silicon Valley travaillent à la mise au point d'un cerveau artificiel géant reproduisant la capacité de réflexion des humains dans le but de la surpasser. Entre autres, Google s'est explicitement positionné sur ce champ...

UN QUESTIONNEMENT PLURIEL

Pour qui s'intéresse à l'avenir de l'Homme et pour les chrétiens préoccupés de la question de l'évangélisation, il est impératif de



© Yuichiro C. Kaisumoto via wikimedia

connaître plus précisément ce que certains technologues préparent et de comprendre que s'y jouent des enjeux anthropologiques et spirituels majeurs, soulevant des questions juridiques, philosophiques, scientifiques et théologiques.

À ce jour, l'enjeu est donc double : se documenter d'une part et discerner d'autre part. Pour cela deux écueils sont à éviter : la technolâtrie et la technophobie. Alors, différentes questions peuvent être raisonnablement discutées : à qui profiteront ces évolutions ? Qui décidera de l'application et de la mise en œuvre ? Peut-on ne plus se donner de limites ? Existe-t-il encore une nature humaine ? L'homme est-il indéfiniment perfectible ? Peut-on éliminer toute vulnérabilité ? Un être vivant transformé ou augmenté est-il toujours un être humain ? Qu'est-ce qui fait l'humanité de l'homme ? Qu'est-ce qui le singularise de l'animal et de la machine ? Devenir post-humain nous rendra-t-il plus humain ? En quoi le projet transhumaniste, fondamentalement gnostique et pélagianiste, est-il compatible avec le christianisme ? Que signifiera prendre soin d'un humanoïde ou l'accompagner spirituellement ? ...

PENSER L'ÉVOLUTION

Au fond, l'idée même de transformation de l'humain, rêvée par les transhumanistes, n'est pas antichrétienne. Bien au contraire, le message biblique résonne comme un appel à être plus et autre

FABRICE HADJADI, JEANNE ET LES POSTHUMAINS OU LE SEXE DE L'ANGE (EXTRAIT)

VITO 633. – Vous vous attendiez à un enfant fort et beau, un enfant comme celui qu'autrefois on couchait dans la crèche, entre la bouse et le crottin, et l'on croyait que c'était une image de grand amour, alors que c'était de l'inconscience, de la négligence, du mépris, puisque c'était manquer aux mesures les plus élémentaires de l'hygiène... Qui laisserait un nouveau-né entre un bœuf et un âne ? Quel être un tant soi peu lucide ne verrait que la jolie mangeoire du mythe est d'une criminelle insalubrité ? Nous avons le caisson stérile. Ce n'est pas dans la mangeoire aux bestiaux, avec sa paille qui blesse et ses bacilles qui tuent, c'est dans le caisson stérile que se trouve l'amour, dans le caisson stérile et la matrice électronique et la conception assistée par ordinateur... La C.A.O., mais vous vous êtes laissée séduire par le chaos.

JOAN. – Il y a pourtant cette chose,
Présente en moi,
Et l'on ne peut pas dire si c'est un homme peut-être,
Mais c'est présent sous ma peau,
Cela se nourrit de ma substance...

COROLLA 47. – Ma pauvre fille.



Quand la science-fiction devient réalité...

que ce que nous sommes au départ. L'être humain est inachevé, il est en devenir. Sa pleine humanité est à conquérir, mais avec l'aide de Dieu, en se donnant des limites.

Les critères de discernement sont à trouver. Ils sont probablement du côté de l'unité de la famille humaine, de l'unité personnelle entre le corps et l'âme, du développement de la liberté profonde et de la croissance de la vie spirituelle.

L'humain n'est pas une réalité intangible. Il se construit, s'élabore, se transforme techniquement, mais aussi avec les représentations et les limites qu'il se donne. La situation présente, dans ce qu'elle porte de potentialités, impose d'avoir une attitude et une réflexion prospectives et anticipées. Sans quoi il n'y aura plus moyen de choisir l'humain que nous voulons. Nous devons penser avant-coup et non après-coup, sans quoi nous n'aurons plus qu'à subir. Qu'est-ce que l'humanité va faire d'elle-même ?

Jean-Guilhem Xerri

Jean-Guilhem Xerri est psychanalyste et biologiste médical des hôpitaux, diplômé de l'Institut Pasteur et de l'École Supérieure de Commerce de Paris. Il est président d'honneur de l'association « Aux Captifs la libération ». Il est auteur d'articles et d'ouvrages sur les questions du soin, de l'humanisme et de la charité, dont *Quand la science-fiction devient réalité* (Document épiscopal), *Le soin dans tous ses états* (DDB), *À la rencontre des personnes de la rue* (Nouvelle Cité) et *À quoi sert un chrétien ?* (Le Cerf, 2014)

Enjeux scientifiques du transhumanisme

Transhumanisme : le mot apparaît de plus en plus souvent, mais recouvre des réalités variables, complexes et mouvantes. Qu'en est-il ? S'agit-il de science-fiction ? Cherchons à y voir clair.

Le transhumanisme est un mouvement philosophique et culturel, visant à accroître et dépasser les capacités actuelles, intellectuelles et physiques de l'être humain (considéré comme un stade transitoire d'un processus évolutif). Dans ce but, identifié à un « progrès » de l'épanouissement et du « bien-être » individuel, les défenseurs du transhumanisme se réfèrent à des technologies déjà existantes ou mettent leurs espoirs dans des programmes de recherche scientifiques portés par les universités ou, aux USA, par des agences fédérales comme la NASA (recherche spatiale) ou la DARPA (recherche militaire).

Nous pouvons classer ces technologies en trois catégories :

- celles qui réparent l'homme (guérison de pathologies, etc.)
- celles qui cherchent à l'améliorer (augmenter) ;
- celles qui le transforment assez radicalement.

Les frontières ne sont pas toujours claires. Pour guérir une pathologie, on remplace parfois certains organes par des dispositifs technologiques plus résistants et performants qu'eux. La limite entre guérison et amélioration est donc poreuse : des prothèses peuvent conférer des capacités sportives supérieures ; cette amélioration ouvre éventuellement la voie à des transformations, si la forme des prothèses ne suit plus les formes physiologiques ou si elles sont associées à d'autres dispositifs qui n'existent pas naturellement dans le corps humain.

EXOSQUELETTE ROBOTISÉ

Illustrons cela à partir d'un des exemples paradigmatiques de l'augmentation de l'homme : l'exosquelette robotisé. Il s'agit d'un système que l'on enfle sur le corps d'une personne et qui est piloté par un ordinateur connecté à certains centres du cerveau. Ce dernier envoie des signaux à l'ordinateur qui lui-même commande les mouvements de l'exosquelette. Celui-ci possède de multiples capteurs qui récoltent des informations essentielles au maintien de l'équilibre et à l'exécution de mouvements. Ces informations sont transmises vers l'ordinateur qui, à son tour, les retransmet au cerveau. Un tel système permet d'aider une personne handicapée à marcher ou d'assister des ouvriers dans le transport d'objets lourds. Ces recherches sont précieuses et bénéfiques pour l'humanité. Mais on pourrait aussi désirer disposer d'un exosquelette simplement pour décupler ses forces ou pour nuire ; les scientifiques seraient alors mis au service de projets visant simplement à augmenter la force humaine pour le plaisir. Certains membres humains (non handicapés, mais jugés imparfaits ou trop fragiles) pourraient même être remplacés par des prothèses robotisées couplées au cerveau, pour façonner – au gré des envies – un être nouveau, original.

D'aucuns objecteront qu'il s'agit ici de science-fiction. Rien n'est plus faux ! Les expériences sur les couplages et les interfaces cerveau-machine ont pris une très grande importance aujourd'hui. De plus, des techniciens sont amenés à participer à des recherches sur le « body hacking », qui consiste à transformer en profondeur le corps, en en modifiant les formes et en lui conférant des capacités perceptives nouvelles. Certaines personnes se sont fait récemment greffer des capteurs infrarouges pour obtenir de nouvelles sensations ! Ici, on saisit bien toute la différence entre une chirurgie réparatrice qui respecte l'unité du corps, au service du bien-être de la personne, et des techniques qui visent uniquement à « augmenter », puis à transformer l'homme en *cyborg* (mot d'origine anglaise, contraction de *cybernetic* et *organism*), simplement parce que c'est possible ou pour assouvir un fantasme.

Les sciences et les technologies sont susceptibles de participer à des travaux liés aux trois catégories d'applications mentionnées, mais il importe donc d'être conscient qu'elles peuvent être insensiblement conduites de l'une vers l'autre, en raison de la porosité des frontières qui séparent la réparation de l'augmentation et cette dernière de la transformation.

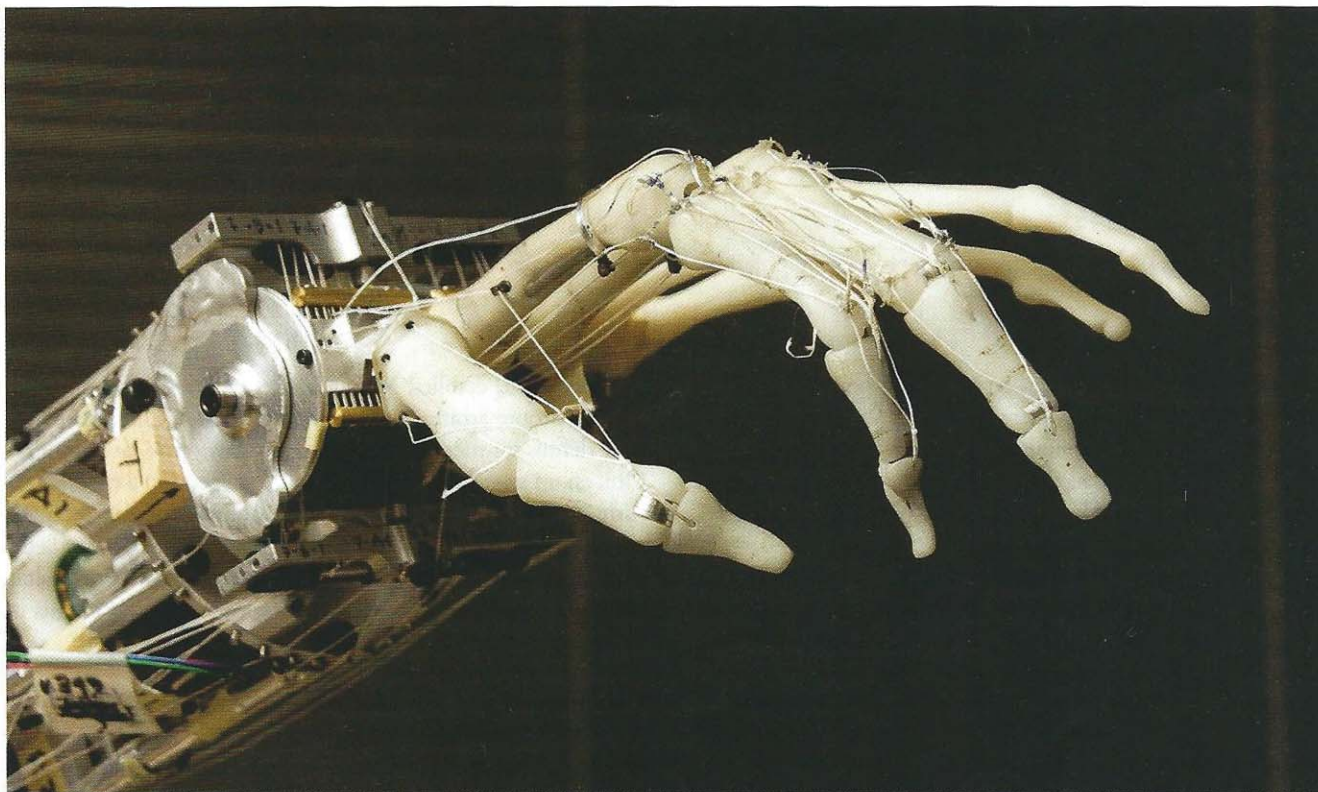
CONVERGENCE DES NBIC

En parallèle de ce courant de recherche, qui s'oriente vers un homme transformé par des dispositifs technologiques, il convient de signaler aussi l'existence d'un courant symétrique



Photo Courtesy of U.S. Army

Entre réparation, amélioration et augmentation...



La main artificielle : symbole même de la machine androïde

qui, partant de machines, tente de les faire approcher de plus en plus des caractéristiques attribuées à l'être humain¹. Les recherches sur l'«homme robotisé» font écho à celles qui tentent de produire des «robots humanisés». Les technosciences sont aujourd'hui massivement investies dans ce genre de recherche, en raison des impératifs économiques qui invitent à remplacer les humains par des machines censées se comporter comme eux. Le transhumanisme est contemporain d'une sorte de «transmachinisme». Le phénomène est intéressant, car il montre que la référence humaine n'a pas disparu, bien au contraire. C'est un peu le paradoxe de notre temps qui rêve du dépassement de l'humain par un état où l'homme deviendrait une machine, et qui ne peut s'empêcher de vouloir que ses machines deviennent, dans le futur, à l'image de ce qu'il est lui-même actuellement. La technologie essaie, par exemple, de doter les robots androïdes de comportements qui imitent l'expression d'émotions humaines et de munir les robots autonomes d'outils d'intelligence artificielle permettant de singer la décision juridique ou éthique. Ces deux courants visent une vie et une intelligence purement artificielles caractérisant un «homme-machinoïde» ou une «machine-humanoïde», sculptées à la mesure des rêves ou des fantasmes... de l'homme actuel.

Les recherches scientifiques qui alimentent ces idées sont liées à des progrès récents et importants réalisés dans la sphère des disciplines désignée par l'acronyme : NBIC. Il s'agit en fait de l'interaction forte et convergente entre les Nanotechnologies, les Biotechnologies, les technologies de l'Information et les sciences Cognitives. Ces recherches, très importantes, apportent des informations utiles pour la science fondamentale et pour des

1. Cf. D. Lambert, *L'homme robotisé et le robot humanisé : défis anthropologiques et éthiques* in *L'Homme, un animal comme les autres ?* (Dir. J. Reisse et M. Richelle), Bruxelles, Académie Royale de Belgique, 2014, pp. 67-89.

applications bénéfiques : les recherches en robotique sont de la plus haute importance, car les robots permettent de préserver la vie des êtres humains, les soulageant de tâches trop dangereuses (milieux contaminés, exploration spatiale...), lourdes, rapides ou complexes pour eux. Mais, le robot peut entraîner une fascination conduisant l'homme à lui abandonner un certain nombre de pouvoirs décisionnels. Une forme possible de transhumain est l'homme couplé mécaniquement ou électroniquement à un ou plusieurs robots qui étendent ses champs d'action, de perception et de traitement de l'information, et qui se laisse diriger par les machines. Les scientifiques doivent ainsi être conscients d'un risque : leurs travaux peuvent être orientés dans la direction d'un remplacement radical du décideur humain par la machine. Un enjeu majeur pour les chercheurs aujourd'hui est de voir comment développer des technologies qui contribuent réellement à aider, à développer l'homme et les sociétés, sans sombrer dans une négation incohérente de l'humain ou dans un asservissement à des fantasmes de toute-puissance. Je fais le pari qu'un tel développement est non seulement possible mais qu'il est aussi très fructueux pour les technosciences elles-mêmes.

Dominique Lambert

Dominique Lambert est docteur en sciences physiques et en philosophie. Il est professeur à l'Université de Namur. Il est membre de l'Académie Royale de Belgique. Ses recherches portent sur la philosophie, l'histoire des sciences et l'éthique de la robotique. Il a publié, entre autres, *Un atome d'univers. La vie et l'oeuvre de Georges Lemaître*, Bruxelles, Racine/Lessius, 2000 et (avec V. Paul-Boncour), *Scientifique et croyant* (préf. du card. G. Ravasi), Éd. de l'Emmanuel, 2011.

Vérité du transhumanisme

«L'homme passe infiniment l'homme» (Pascal)

Le titre aura sans doute produit son petit effet. Eh! quoi donc? Me serais-je trompé de revue? Rien du tout! Et si la casse grasse ne suffit pas, nous pouvons encore le mettre en majuscule. Derechef, le titre est relaps : vérité du transhumanisme.

Tel est le point de vue qui sera exposé : nous nous trompons de combat en croyant devoir adopter une posture de résistance, de réaction plutôt, à l'égard de ces nouvelles idéologies – transhumanisme, gender, etc. – sous la bannière d'une «nature» où tout serait donné d'emblée. Gare! Il ne suffit pas d'opposer la biologie à l'idéologie.

Pour commencer, il faut mettre un terme à la conception souvent fixiste que nous nous faisons de la nature : elle n'est pas un état des choses, déterminé et donné une fois pour toutes; il y a dans la nature un acte de naissance, «natus est», la toute spirituelle dynamique d'une histoire qui commence. La nature est la crèche de l'esprit. Elle est bien plus qu'un paquet cadeau ficelé définitivement : il y a en elle l'impulsion de toute culture. Elle est le point d'insertion de la liberté se recevant d'un autre; elle est donation d'une histoire impliquant notre liberté, et non un donné brut fermé sur soi.

L'HOMME INACHEVÉ

Il y a dans le transhumanisme (et le gender) une profonde vérité que Pic de la Mirandole avait bien résumée voici des siècles : l'homme est le seul être de la création non-achevé, devant s'achever lui-même. «La nature renferme d'autres espèces en des

lois par [Dieu] établies. Mais toi, que ne limite aucune borne, par ton propre arbitre, entre les mains duquel [Dieu] t'a placé, tu te définis toi-même.» (*Discours sur la dignité de l'homme*) Oui, en un sens, le transhumanisme (et le gender) a raison d'affirmer que l'homme est plus que le donné immédiat, qu'il y a en lui la capacité de dépasser la pure animalité ou le fait d'être tel et tel. C'est une fausse vision théologique que de penser l'état de créature comme un état de fixité irrévocable; il y a dans la nature un travail d'ordre spirituel à réaliser.

Pour une raison christologique d'abord. Dans le Christ, «il n'y a plus ni homme ni femme» (Ga 3, 28) : voilà la vérité du gender. Nous sommes appelés par vocation à être fils de Dieu, à «arriver à la plénitude de l'âge du Christ» comme l'écrit Jean Climaque : telle est la vérité du transhumanisme. La pirouette semble facile – elle l'est moins qu'il n'y paraît et a des profondeurs rarement visitées.

Pour une raison anthropologique, ensuite. L'homme est un être de transcendance, seul capable de s'abstraire de sa condition initiale pour la transformer selon sa volonté, par les moyens de



Source : wikimedia

Les jumeaux : souvent au centre du débat sur la conception fixiste de la nature

la science, de la culture... La pensée de Pascal – en exergue – est apposée avec raison à côté des prétentions du transhumanisme (si l'on veut bien néanmoins rappeler en même temps que, pour le savant français, la misère de l'homme n'est pas plus évidente que son pouvoir de dépassement).

NATURE ET CULTURE S'EMBRASSENT

Nous nous tromperions donc à réagir au «transhumanisme» (et au gender) d'une manière apeurée et à brandir la nature contre la science et la culture. C'est bien plutôt à dépasser les étroitesse, évidentes et grotesques, de ces deux prêts-à-penser vulgaires qu'il faut s'employer. Car, dans sa forme ambiante, le transhumanisme (et le gender) n'est qu'une resucée, médiocre encore, du positivisme de Comte au XIX^e siècle et de l'existentialisme de Beauvoir au XX^e – et peut-être même de la vieille gnose des premiers siècles. Ces idéologies illustrent un mot magnifique de Franz von Baader : le mal, c'est l'abstrait. En abstrayant l'homme de ses fondements, de sa situation d'être donné à lui-même, elles en font un monstre qui n'a plus d'assise à sa liberté, un esprit vapoureux.

Si leur vérité est de rappeler que notre nature n'est pas fixe, qu'il appartient à l'homme d'œuvrer à son achèvement, leur défaut de fond saute aux yeux : le transhumanisme (comme le gender) oublie que la liberté et le progrès de l'esprit ne se dressent pas contre le biologique, mais à travers le biologique. La «nature»

dynamique et spirituelle de l'homme consiste à recevoir, à ratifier, pour le féconder et le porter à une nouvelle puissance, tout le règne du biologique et des données physiques.

La nature de l'homme est une histoire – celle de transformer par l'esprit et la culture l'immédiateté physique et biologique pour en faire une œuvre proprement humaine, c'est-à-dire libre. Un transhumanisme authentique serait en ce sens un véritable humanisme, qui se déploie en partie du côté de la science, permettant à l'homme de dépasser certaines limites biologiques, mais surtout du côté des valeurs, du détachement de soi, d'une liberté capable de ne pas se contraindre aux passions, aux désirs charnels, ni à la médiocrité de l'immédiat : il y a bien plus de transhumanisme dans un monastère que dans un laboratoire! Il faut viser, non à contrer le transhumanisme, mais à proposer un transhumanisme qui soit le plus élevé et le plus radical possible, qui ne se ramène pas aux chimères de postulats technocratiques ou de manipulations génétiques.

Emmanuel Tourpe

Emmanuel Tourpe est philosophe, docteur en philosophie de l'Université de Louvain, auteur de nombreux articles et de plusieurs ouvrages dont *L'être et l'amour. Un itinéraire métaphysique* (Lessius, 2010).

Pour aller plus loin...

Abondante est la littérature abordant la question du transhumanisme et son corollaire, le posthumanisme. Nous voudrions proposer ici quelques jalons - non exhaustifs - pour débutants.

MISE EN BOUCHE APÉRITIVE

- 1) Gilbert Hottois, *Le transhumanisme est-il un humanisme?*, Académie Royale de Belgique, 2014, 85 p.
Professeur émérite de l'ULB, le philosophe propose une synthèse utile, en recensant un grand nombre de textes et de rapports officiels; la réflexion philosophique est malheureusement trop sommaire.
- 2) Le magazine *La Nef* a publié en décembre 2014 un solide dossier d'une quinzaine de pages, à la fois accessible et exigeant quant à la réflexion proposée. Nos dossiers respectifs se font naturellement écho.
- 3) La revue *Études* propose depuis plusieurs années une réflexion sur le thème du transhumanisme; les articles sont regroupés sur leur site www.revue-etudes.com. Nous recommandons particulièrement celui de Mark Hunyadi, philosophe et membre de Louvain Bionics, sur la dimension politique du posthumanisme (mars 2015).

APPROFONDISSEMENT

- 1) Fr. Damour, *La tentation transhumaniste*, Salvator, 2015, 159 p.
L'intérêt de ce livre, écrit par un historien, est de présenter les racines du mouvement transhumaniste. L'auteur met à jour tous les présupposés du transhumanisme, afin de nous aider à en discerner les enjeux pour aujourd'hui et à forger ainsi notre jugement.
- 2) F. Hadjadj, *Jeanne et les posthumains ou le sexe de l'ange*, Corlevour, 2014, 141 p.
L'originalité de cette approche tient à la forme : une pièce de théâtre! Elle est une porte d'entrée intéressante pour les plus jeunes ou ceux qui redoutent la seule réflexion philosophique. En l'an 87 de la DéMo, les démo-citoyens vivent dans un monde sans violence, sans chômage et sans engendrement. Tout semble pour le mieux dans le meilleur des mondes, jusqu'à ce qu'une jeune fille, Joan 304, se retrouve enceinte naturellement. Ce texte a le mérite de réunir forme théâtrale, réflexion philosophique et... ironie grinçante!

Le transhumanisme n'est pas un humanisme

Depuis quelques années, les transhumanistes ont changé leur discours : après s'être présentés comme des révolutionnaires qui allaient changer l'homme, faire advenir un post-humain, ils se définissent à présent comme des humanistes.

Les transhumanistes seraient donc des humanistes qui se contenteraient de tirer les conséquences des avancées technologiques produites par l'humanisme moderne. Mais pour pouvoir se définir comme des humanistes, il faudrait d'abord qu'ils aient une compréhension juste de ce qui fait un être humain. Or, les transhumanistes commettent au moins trois erreurs grossières sur l'homme.

1^{ÈRE} ERREUR

D'abord, ils considèrent l'homme comme un produit, le fruit d'un processus de fabrication en partie naturel, en partie technologique, au final pas si éloigné d'un de ces animaux que nous élevons dans des batteries industrielles. Le transhumanisme veut étendre les *process qualities* de l'industrie à l'humain. Il espère améliorer la « qualité » de l'individu comme on assure la qualité d'une production par des *process* technologiques : le contrôle génétique, le remplacement de nos organes biologiques par des prothèses, le développement d'interfaces entre nos cerveaux et les ordinateurs, etc. Il s'agit de produire un humain « zéro défaut, zéro papier, zéro SAV », pour pouvoir lui attribuer un « label qualité ». L'homme est perçu comme une somme de fonctions à maximiser. Une telle vision est évidemment source de standardisation des personnes. Résoudre les problèmes par la technique tend à faire de l'homme une réplique, quelque chose de reproductible, bref à ne plus voir dans l'individu une personne, mais un spécimen que l'on peut « normer » et « labelliser ».

2^{ÈME} ERREUR

Cette « normalisation » de l'humain passe, pour les transhumanistes, par un contrôle et une production du corps. C'est leur deuxième erreur. Pour eux, le corps humain est un simple support physique de l'esprit, comme le *hardware* d'un *software* : pour eux, l'esprit est comme un ensemble de données numériques qui peuvent être transférées d'un support à un autre. Ainsi, à la mort de notre corps, notre esprit pourrait être téléchargé sur une clef USB ou dans un ordinateur... comme si l'esprit humain se développait hors contexte, hors corps et hors environnement tant relationnel que physique, comme si notre esprit ne se nourrissait pas de toutes les interactions de notre corps avec son environnement et avec les autres.

3^{ÈME} ERREUR

Cette erreur prend racine dans leur troisième méprise : pour eux, l'esprit humain n'est rien d'autre qu'une machine calculatrice, l'esprit n'est rien d'autre qu'un algorithme perfectionné. L'esprit est une machine, le corps n'est qu'une autre machine et l'un comme l'autre peuvent logiquement être remplacés ou augmentés par d'autres machines.

Ainsi le transhumanisme n'est pas un humanisme ; il constitue une mécanisation de l'humain. Ce projet est pris dans une contradiction : l'homme, pour se réaliser, doit devenir une machine qu'il a lui-même construite... l'homme se replie dans un monde clos, sans altérité. Or, sans altérité, l'homme ne peut pas devenir véritablement un homme, il ne peut pas grandir, il ne peut pas se construire pas à pas, avec les autres. Les transhumanistes croient que des téléchargements de logiciels ou des prothèses peuvent remplacer le processus d'éducation qui permet à l'humain de s'humaniser. Le transhumanisme n'est pas un humanisme, car il ne comprend pas ce qu'est un humain. Cela ne rend pas cette idéologie moins dangereuse : son incapacité à voir l'humain la rend au contraire aveugle et insensible à la fragilité, à la faiblesse, à la beauté.

Franck Damour



L'homme... pas si éloigné de ces animaux élevés en batteries industrielles ?

Historien et fondateur de la revue *Nunc*, Franck Damour s'intéresse aux grandes tendances de la culture contemporaine et vient notamment de publier *La tentation transhumaniste* (Salvator, 2015).

La perplexité du droit

Le droit se trouve probablement aussi désorienté que les autres disciplines pour évaluer les promesses du transhumanisme, car le domaine juridique est traditionnellement celui de l'humain moyen, ordinaire.

Plus précisément, le droit traite des relations entre les humains pour les évaluer à l'aune de la justice, c'est-à-dire de l'égalité. Selon le maître-mot du droit, en effet, tous les êtres humains sont égaux. Sans doute certains d'entre eux sont-ils plus intelligents, plus beaux, plus forts que d'autres, mais la forme humaine comme telle leur impose l'obligation de se traiter mutuellement sans discrimination : ils ont tous même dignité, mêmes droits.

DE LA RÉPARATION À L'AUGMENTATION ?

Jusqu'ici, le droit accomplit sa tâche d'égalité dans le sens de la compensation du manque, selon la double voie classique de la justice réparatrice et de la justice distributive. Justice réparatrice : lorsqu'un sujet a, par sa faute, abîmé la personne d'un autre sujet au point de la rendre handicapée, l'auteur du dommage devra supporter les frais de la restauration (des prothèses par exemple), pour que la victime revienne, autant que possible, à sa forme humaine antérieure. Justice distributive : lorsque le handicap provient, non d'une faute humaine qui engagerait la responsabilité de son auteur, mais d'une « erreur » de la nature, la société estime équitable de compenser ce handicap par l'octroi d'allocations diverses qui visent à combler tant bien que mal l'écart qui sépare la personne atteinte d'un handicap, des autres sujets de droit. Dans un cas comme dans l'autre, il s'agit de revenir à une forme humaine que tous les citoyens considèrent comme « normale ».

Si le droit se trouve à l'aise dans ce travail de rééquilibrage du bas vers le haut, il est plus perplexe devant le mouvement qui tend du haut vers le « plus haut ». Certaines situations sont toutefois éclairantes, par exemple la compétition. Dans une course cycliste ou dans la pratique de tout autre sport, la société attend de chaque participant qu'il déploie ses qualités simplement humaines – de courage, d'intelligence, d'esprit d'équipe, etc. – sans qu'il ait recours au subterfuge de la « potion magique » qui fit la force du célèbre Astérix le Gaulois. Le dopage est condamné par le droit du sport comme une tricherie par rapport aux règles du jeu qui s'imposent à tous les joueurs. Ici donc, le droit a encore pris sa référence dans la « forme humaine », non plus pour la réparer par une prothèse, mais pour la préserver d'un artifice qui fausserait la loyauté de la compétition.



Lorsqu'on dit : « Que le meilleur gagne ! », ledit meilleur ne peut se détacher des autres concurrents que sur fond d'une égalité foncière.

DE L'ÉGALITÉ À LA LIBERTÉ ?

Pouvons-nous imaginer qu'un jour le droit écarte toutes les techniques (génétiques, informatiques, etc.) qui veulent « augmenter » l'homme, comme il le fait actuellement pour le dopage ? Il est probable que le public criera alors à l'atteinte aux libertés. Car, avec l'égalité, la liberté est l'autre pilier du droit de nos sociétés. On le voit en particulier dans les évolutions actuelles de la bioéthique. S'il est permis aujourd'hui de disposer des embryons (recherche scientifique), des gamètes (banque de sperme), de la matrice d'une femme (gestation pour autrui), de la différence des genres (réassignation sexuelle) et de la vie elle-même (euthanasie), on ne voit pas bien quelles forces sociales empêcheraient un sujet d'augmenter ses performances individuelles par les techniques appropriées. Mais ce sujet « augmenté » sera-t-il plus heureux de s'être détaché ainsi de notre commune humanité ?

Xavier Dijon, sj

Xavier Dijon, s.j., est docteur en droit (Liège), professeur émérite à la Faculté de droit de Namur. Auteur de plusieurs ouvrages majeurs, il fut également membre du Comité Consultatif de Bioéthique de Belgique entre 1996 et 1999.

La légitime parole de l'Église sur le transhumanisme

Le transhumanisme n'est pas d'abord une question scientifique (celle des NBIC) mais philosophique. Comme toute idéologie, il intéresse l'Église par les attentes du cœur de l'homme qui y sont révélées et par les réponses qui y sont données : « Il n'est rien de vraiment humain qui ne trouve un écho dans le cœur des disciples du Christ » (*Gaudium et Spes* 1).

Le transhumanisme, dans la mesure où il touche à l'humanité, à ses espoirs et à ses angoisses, intéresse l'Église. Dans le rêve de « l'homme augmenté », c'est l'humanité elle-même qui est questionnée.

LE VERBE S'EST FAIT CHAIR

Sur ce sujet, l'Église est fondée à s'exprimer, d'une part, parce qu'aucune idéologie ne peut combler le cœur de l'homme, mais bien Dieu seul, d'autre part, parce que l'Église, « experte en humanité », sait que toucher l'homme, c'est atteindre celui qui a été créé à l'image de Dieu.

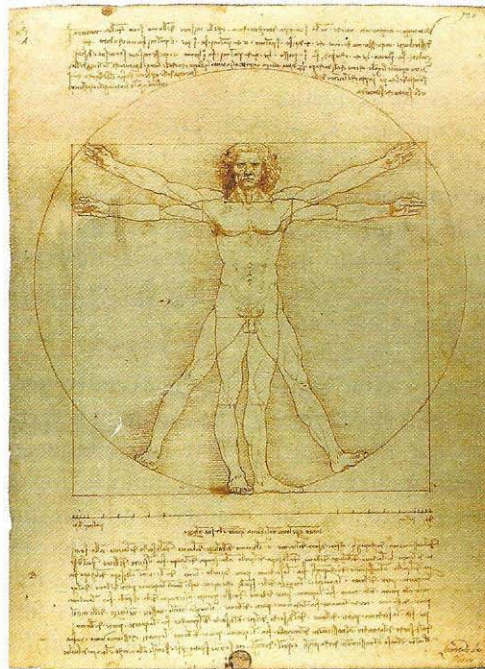
Le mystère de Noël nous révèle la grandeur et la dignité de l'homme – Dieu se fait homme – ainsi que l'incomparable beauté de sa vocation : devenir participant de la nature divine. Cet événement historique et théologique est au cœur du regard chrétien sur l'homme, notamment parce que la condition corporelle de l'homme s'en est trouvée illuminée : « Le Verbe s'est fait chair ». La « chair » désigne ici l'homme dans sa fragilité, laquelle est devenue partie intégrante de la vocation chrétienne. Or, le transhumanisme propose un autre regard : le corps serait une réalité provisoire, dont il faudrait attendre le dépassement soit par un corps 2.0 (doté d'une peau intelligente, d'un cerveau augmenté, d'organes remplacés...) soit carrément, comme dans le film *Transcendance*, par l'*uploading* ou transfert d'une conscience humaine sur un support en silicium.

Cette capacité à transformer le corps de l'homme n'est évidemment pas sans poser des questions morales. La Commission Théologique Internationale a déjà fait part de quelques réflexions. Dans son texte *Communion et Service*, elle rappelle que l'homme ne dispose pas totalement de son corps, qu'il ne peut l'utiliser comme un moyen, car c'est tout entier que l'homme a été créé à l'image de Dieu.

L'IMMORTEL EST UN HOMME MORT !

La question de l'augmentation de l'homme pose nécessairement celle de sa finitude ; les transhumanistes rêvent d'un homme vivant mille ans, voire immortel. S'ils touchent au désir profond en l'homme d'une vie éternelle, ils remplacent la vision chrétienne de l'éternité comme relation avec Dieu par une solution technique (NBIC) au profit d'une conception individualiste. Au fond, l'immortel du transhumanisme est un homme mort, qui n'a plus de désirs ni de relations avec les autres : il est un homme clos sur lui-même (parfaitement indépendant et autosuffisant).

Néanmoins, les questions posées ne sont pas sans intérêt : en quoi l'homme contemporain met-il son espérance ? En la technique, la science ? Et le chrétien, met-il sa confiance en Dieu pour la vie éternelle ? Ce désir eschatologique d'une vie sans limite – y compris temporelle –, ne révèle-t-elle pas aussi le peu de conscience eschatologique des chrétiens ? Espérons-nous aujourd'hui ce rapport nouveau qu'est la rédemption de notre corps, comme saint Paul nous y invite (Rm 8, 23) ? Pouvons-nous dire avec lui que demeurer dans ce corps, c'est vivre en exil loin du Seigneur (2 Co 5, 6) ?



À chaque époque, un autre idéal de l'homme ?

Comme toutes les idéologies, le transhumanisme interroge très justement le cœur de l'homme, mais il ne peut lui offrir qu'une solution humaine et technique. Il appelle un approfondissement du mystère de Noël et une ré-eschatologisation de notre rapport au corps.

P. Nathanaël Garric

Ordonné prêtre en 2010, le P. Nathanaël Garric est aujourd'hui vicaire à la paroisse de la Sainte-Trinité (Paris 9^e).